

ON S'ABONNE.

A LYON : rue de la Préfecture, n. 6, où les lettres et l'argent doivent être adressés francs de port.

Chez M. Baron, libraire, rue Clermont, et M. Chambet fils, libraire, quai des Célestins.

A PARIS, à l'Office-Correspondance, rue Notre-Dame-des-Victoires, n. 18, et chez tous les directeurs des postes.



Si je pique, j'attache.

L'ÉPÉE

Journal Industriel, Littéraire et des Théâtres.

Faculté des Sciences.

COURS DE ZOOLOGIE.

RACES HUMAINES.

Les travaux des zoologistes modernes, parmi lesquels on compte en France, MM. Cuvier, Desmoulin, Bory de St-Vincent, ont placé l'étude des races humaines à un degré d'importance auquel elle ne s'était jamais élevée, en conduisant à des idées plus positives sur l'origine des peuples, je dirai même sur la nature de l'homme. Laisant Buffon n'admettre qu'une espèce humaine, à laquelle il reconnaît des variétés dues seulement à la différence des climats, ils ont établi plusieurs races primitives, qui plus tard se sont subdivisées en familles. Si les savans que je viens de citer sont d'accord sur ce point en opposition avec la pensée de Buffon, ils sont tous partagés sur le nombre des races. Cuvier n'en admet que trois : les races caucasique, mongolique et éthiopienne; M. Desmoulin en reconnaît onze, et M. Bory de St-Vincent quinze. M. Jourdan a adopté leur principe, mais il a modifié leur classification. Il compte neuf races humaines, savoir :

Les races caucasique, neptunienne, mongole, colombique, américaine, nigritienne, mélanienne, hypo-mélanienne, hottentote.

La race caucasique caractérisée par une tête ovale, une peau à fond blanc, des dents verticales, a donné naissance

aux peuples les plus civilisés et qui ont plus généralement dominé les autres. La tradition la fait remonter jusqu'au groupe de montagnes situées entre la mer Caspienne et la mer Noire, d'où elle s'est répandue comme en rayonnant. La variété des langues permet d'en distinguer les principales branches : la famille caucasique située sur les deux versans de la montagne du même nom est formée par les habitans de l'Arménie, de la Géorgie, de la Circassie; l'araméenne, rameau dirigé au midi, par la Palestine, l'Arabie; l'atlantique, par les peuplades répandues sur la rive africaine de la Méditerranée, les anciens Numides, les Maures, les Gétules, aujourd'hui les Algériens; la famille thraco-pélage a fourni les Grecs, les Romains, les Italiens, les Espagnols, les Portugais, les habitans du midi et d'une partie de l'est de la France; la famille celtique les Ecosais, les Irlandais, les habitans du pays de Galles en Angleterre, les Basques, les Bretons en France. Les restes de cette famille, jadis nombreuse et puissante, ont conservé en grande partie les mœurs de leurs ancêtres; ils sont confinés aujourd'hui dans la presqu'île, sur les côtes où les a repoussés la famille germanique, formée par les Teutons, les Cimbres, et de nos jours par les Allemands, les Anglais, les Suédois, les Norwégiens, les Danois et les habitans du nord et d'une partie de l'est de la France.

L'Illyrie, la Croatie, la Russie, la Pologne, sont peuplées par les descendans de la famille slave ou esclavone. La famille ouralienne occupant le versant occidental et le

versant oriental de l'Oural, autrefois vagabonde dans les immenses plaines de ces contrées, n'en sortait jamais que pour dévaster les établissemens plus heureux des autres familles; les habitans de la Hongrie, de la Finlande sont des peuplades égarées de ce rameau, auquel appartenait les Scythes, les Huns, les Parthes. La famille hyperboréenne que la forme de la tête place dans la race caucasique, comprend les Lapons, les Esquimaux, les Samoïèdes, les Kamschadales. Dans cette race, on range encore les familles persane et indoue.

La race neptunienne se compose de trois familles, la malaisienne, qui se rencontre dans la presqu'île audelà du Gange, dans les îles de Bornéo, Sumatra, Java, Ceylan; dans l'Océanie, dans les îles de la Société se trouve l'Océanique.

Le Mexique et le Pérou sont habités par des hommes différant essentiellement des naturels de ces contrées et semblables aux Malais par leurs mœurs et par leurs caractères physiques; on leur a assigné la même origine, en les réunissant à la race neptunienne sous le nom de famille mexico-péruvienne.

La race mongole occupe presque toute l'Asie. Son centre est au Mont-Altai dont le versant septentrional fournit les Tongouses; le versant méridional, les Kalmouks: les Chinois, les Coréens, les Japonais font partie de cette race.

L'Amérique septentrionale est habitée par la race colombique qui comprend, en allant du nord au sud, les familles limnienne, missourienne, caraïbe; l'Amérique méridionale, par la race américaine proprement dite, divisée en familles guaranienne, aurancanienne et patagone.

La race nigritienne comprend les Nègres et les Cafres dont presque toute l'Afrique est peuplée.

La race mélaniennne, moins noire que la précédente, occupe l'intérieur de quelques grandes îles. Les Papous qui sont les moins dégradés, se rencontrent dans l'ouest de la Nouvelle-Guinée. La famille polynésienne dont on trouve des débris dans les îles de Sumatra, Java, Bornéo, et la famille tasmanienne qui habite la terre de Diémen, se rattachent à la même race.

Au-dessous de cette race, sous le rapport de l'intelligence et des formes, se trouvent les familles alfourouse et austrasienne que l'on a réunies sous le nom de race hypomélaniennne.

Enfin, au bas de l'échelle vient se placer la race hottentote qui occupe le cap de Bonne-Espérance.

M. Jourdan a ajouté à ces détails sur les races humaines, des considérations très-importantes sur la langue, la religion, l'état social propre à chacune de ces races. Nous regrettons vivement qu'il ne nous soit pas possible de rendre compte de ces leçons où ce professeur a déployé des connaissances qui ont étonné tous ses auditeurs, par leur étendue et leur justesse. Il a terminé la séance du 24 par la question de la fossilisation de l'homme. Un exa-

men détaillé et sans prévention de tous les prétendus hommes fossiles trouvés depuis quelques années, lui a fourni des preuves en faveur de l'opinion qu'il partage avec tous les auteurs qui se sont le plus occupés des ossemens fossiles. Il pense avec eux qu'il n'y a pas d'hommes fossiles.

J. P.

UNE PÉRIPHRASE.

Parseval-Grandmaison, poète académique,
Sans relâche grimant au Parnasse classique,
D'une immense épopée enfanta les vingt chants;
Souvent sur ses travaux il consultait Deschamps,
Très-indulgent censeur. Infortuné jeune homme,
A coups d'alexandrins le vieux rimeur l'assomme!
Mais tu n'es confidant que pour rire de lui:
Ta malice paîra les frais de ton ennui.

Ils étaient un matin tous deux en conférence:
Parseval déclamait; l'écouter en silence
Gémissait tour-à-tour, ou souriant tout bas,
Se disait: « Le bon trait! je ne l'oublierai pas. »
D'un passage pompeux, tout boursofflé d'emphase
Deschamps interrompit la longue périphrase:
« Quel est cet animal que d'un style fleuri
« Vous habillez si bien? Serait-ce un colibri? » —

« Un colibri, non pas, répondit le classique:
« C'est un porc. » —

« Je comprends: un porc, un porc *épique*. »
« Point du tout; c'est un porc, pourceau. » —

« Précisément:
« Mon mauvais calembourg était un compliment. —
« Soit, mais, mon jeune ami, la chose est sérieuse.
« Je vais vous répéter ma phrase harmonieuse;
« Ma périphrase est claire, exacte. S'il vous plaît,
« Trêve de facétie, et soyez moins distraité. »

C....

Cours de Langue Française et d'Orthographe.

EN 25 LEÇONS.

C'est aujourd'hui qu'aura lieu, à onze heures, rue Du-Bois, n. 6, la séance publique servant d'introduction à ce cours; il est nécessaire en effet que le professeur dispose le public à comprendre la méthode vraiment étonnante au premier aspect et sur l'annonce, mais qui cependant n'en est pas moins d'une très-heureuse application. Nous faisons des vœux pour le succès de cet enseignement dont les résultats peuvent offrir un grand avantage à la classe industrielle, qui a très-peu de temps à consacrer à l'étude.

Histoire de Revenans.

II

A l'âge de vingt ans j'ai fait un voyage en Bretagne, j'avais une lettre de recommandation pour M. de Kernouëc, dont le château était aux environs de Lorient. Dans cette ville, je m'informai de la distance jusqu'à Kernouëc : elle était, me dit-on, de deux lieues. Je partis de Lorient à deux heures après-midi, comptant y revenir le soir, si le maître du château était absent, ou si j'étais froidement accueilli. Les lieues étaient mal comptées, comme dans beaucoup de province, de France ; je n'arrivai à Kernouëc qu'à six heures.

Une servante en deuil qui m'ouvrit la porte, me dit que son maître était mort, il y avait huit jours. Fâcheuse nouvelle !... Il fallait revenir sur mes pas, ne trouver de gîte que dans un mauvais village éloigné, ou obtenir l'hospitalité sous le toit du défunt. La servante, à qui je lus ma lettre de recommandation, m'offrit des rafraîchissemens, mais elle hésita long-temps avant de m'accorder un souper et un lit. Je n'avais pas l'air d'un bandit ; mais elle se rappelait un proverbe normand : Rien ne ressemble plus à un honnête homme qu'un coquin. Je réussis cependant à lui inspirer quelque confiance ; l'invitation si désirée fut prononcée et acceptée tout de suite. Pendant le souper, elle me raconta que son maître était mort après de longues souffrances.

Je lui dis qu'il était généreux à elle de ne pas s'être défiée de moi, mais que je ne m'offenserais pas si elle prenait des mesures de sûreté envers un inconnu : je lui offris de m'enfermer à double tour dans une chambre. Ainsi fut fait.

Me voilà emprisonné : quelques heures après, j'aurais payé cher pour ravoïr la clef.

Ce château n'était pas positivement un château à revenans : les murs n'avaient pas douze pieds d'épaisseur ; les salles n'étaient pas immenses, et les corridors sans fin ; mais cette vieille maison, dans la superstitieuse Bretagne, pouvait être l'asile de quelque spectre.

Je vous épargne la description des meubles de ma prison. Je me couche, et m'endors.

Je me réveille, saisi par une crampe ; et je m'écrie : Ah ! mon Dieu ! que je souffre ! Une voix répète mes paroles : *Ah ! mon Dieu ! que je souffre !* Je tressaille : ma crampe passe à l'instant, comme les maux de dents dans une ville bombardée ; je saute de mon lit, j'écoute ce que je viens d'entendre. Est-ce une illusion ?... ou, un écho aurait-il répété ma phrase entière ?... La même voix se fait entendre : *Ah ! mon Dieu ! que je souffre !*

Je ne sais si mes cheveux se hérissèrent, mais j'éprouvai un violent accès de terreur. Je cherchai à me rassurer : y a-t-il dans la chambre voisine un malade ? La servante aurait dû m'en prévenir. Une troisième fois les paroles se font entendre... Je demande à haute voix si j'ai un voi-

sin ?... Pas de réponse. La voix semblait partir de ma chambre ; je la parcours, je touche tous les meubles, je frappe contre les murs. Je m'écrie, en faisant le brave : *Prétend-on m'effrayer ? Est-ce un jeu ? Qu'on y prenne garde : j'ai des armes !...* Une idée se présenta et allégea mon épouvante : je supposai que M. de Kernouëc n'était pas mort, et qu'ayant été prévenu de ma visite, il voulait me jouer un mauvais tour ; je m'attendais à le voir entrer déguisé en fantôme ; je me préparais à me précipiter sur lui, à lui crier : *Tu es mort !* en feignant d'appliquer un pistolet sur son sein. J'interpellai mon hôte en termes injurieux. La redoutable voix me répondit : *Ah ! mon Dieu ! que je souffre !*

Je ne m'évanouis pas, mais je souffrais horriblement. Heureusement pour moi, la situation fut abrégée : mon premier sommeil avait été long ; le jour parut. J'appelai à grand cris, par la fenêtre, je frappai violemment contre la porte. Je ne fus entendu que de l'être mort ou vivant : il réitéra sa phrase : *Ah ! mon Dieu ! que je souffre !*

Une heure après, la servante vint me délivrer. Je me précipitai hors de ma chambre, et je vis...

Je vis le fantôme, le spectre, le revenant... C'était un perroquet en cage. Cet oiseau, favori de son maître, avait été l'écho de l'expression de sa douleur, et c'était de lui qu'il avait appris à dire : *Ah ! mon Dieu ! que je souffre ?...* Ce fut l'explication que me donna la servante, en ajoutant : « *Ah ! Monsieur ! ça me faisait trop de peine de l'entendre : c'est pourquoi je l'avais apporté ici. Je pense qu'il ne vous a pas réveillé : il ne parle que le jour.* »

Il avait été plus éloquent en ma faveur : mais c'était ma faute : si j'avais souffert de la crampe sans me plaindre, il ne m'eût pas répondu.

Voilà une mauvaise nuit, me dis-je ; mais ce sera un souvenir.

Je ne racontai pas mes tribulations à la servante qui me trouva mauvais visage, et m'engagea à me recoucher. Je n'en fis rien : je me hâtai de quitter le château périlleux. J'ai pardonné à la chambrière et même au perroquet.

FAS.

GRAND-THÉÂTRE.

BÉNÉFICE DE M^{me} DÉRANCOURT.

Premières représentations d'Hector de Saveuse ou une nuit à Chartres en 1417, drame ; de la Prison d'Édimbourg, opéra comique, paroles de Scribe, musique de Carafa ; et de l'Ile de Robinson, ballet.

Certes, il y avait là de quoi attirer trois fois la foule des dramaturges, des dilettanti, et des choréphages, aussi tout était plein, loges et corridors.

On a commencé par le drame. Décidément notre sol n'a qu'une terre ingrate pour ce genre de production. Avant le lever de la toile, plusieurs initiés circulant à droite et à gauche, proclamaient d'avance la chute de

l'ouvrage ; l'orchestre, dans une ouverture lugubrement discordante, exécutée par un violon fêlé et une basse enrouée, semblait préluder à d'inévitables funérailles ; jamais, de mémoire de Grand-Théâtre, on n'avait entendu une aussi ironique symphonie écorcher aussi long-temps les oreilles. Le rideau est levé, la pièce commence... par être sifflée ; il y a toujours des gens doués de la seconde vue : la présence de Valmore et celle de M^{me} Meynier, calment un peu les mauvaises dispositions, on écoute, ou du moins on laisse écouter. Nous serons aussi sincère pour les défauts de la pièce, autant qu'il nous a été permis d'entendre la pièce avec ses défauts, que nous devons l'être pour tout ce que nous avons remarqué de ridicule et d'inconvenant dans les accessoires de cette représentation. Le drame nouveau est sans couleur et sans originalité de conception, précisément parce que l'auteur a trop visé à l'effet et à l'originalité ; la marche de l'action est saccadée au point qu'on l'oublie, ou plutôt qu'on ne sait où la placer au milieu des scènes violentes qui se poussent les unes les autres ; cependant parmi toute cette incohérence ; il y a du style, quelques images poétiques qui promettent un avenir avec du travail. Voilà ce que nous avons vu dans cette œuvre, mise en scène comme par pitié, et non-seulement mal jouée, mais parodiée avec une intention sinon calculée, au moins évidemment très-mal dissimulée par les acteurs ; il n'y a d'exception à faire qu'en faveur de Valmore et de M^{me} Meynier ; ces deux artistes estimables autant par leur talent que par leur caractère, ont rempli leur mission avec conscience, et si Monval surtout en eût fait autant, on aurait pu juger la pièce, car on l'aurait entendue entière ; les accessoires de la scène ont été négligés ou retranchés de la manière la plus étrange ; l'auteur s'est vu forcé de couper son troisième acte, parce que plusieurs des acteurs avaient quitté leurs costumes pour ne pas reparaitre ; il en est résulté une cacophonie absurde au dénouement. Tout cela avait plutôt l'air d'une mystification que d'une chute : nous avons peine à comprendre comment avec aussi peu de sympathie pour une œuvre locale, la direction l'avait accueillie ; ne pouvait-elle pas juger ou faire juger avant de l'accepter, cela eût été plus juste et plus convenable, que de la jeter de mauvaise humeur au public qui n'en peut mais.

Nous dirons aujourd'hui peu de chose sur la *Prison d'Édimbourg*, mauvais mélodrame de Scribe ; cela ressemble à la *Pie Voleuse*, moins l'originalité. La musique, qui fort heureusement vaut beaucoup mieux que le poème, semble avoir été écrite pour faire ressortir tous les moyens de M^{me} Dérancourt ; cette excellente actrice a non-seulement chanté d'une manière admirable le rôle de *Sarha*, mais elle l'a joué en bonne comédienne ; nous regrettons que le public lui ait fait subir une ovation devenue trop vulgaire pour qu'elle puisse ajouter rien à l'opinion qu'on a du talent de notre prima donna ; ce n'est pas nous qui aurions demandé M^{me} Dérancourt. M^{me} Vadé-Bibre a été fort applaudie dans le personnage d'*Effie* ; ce rôle tout rempli de

sensibilité et de tristesse a été rendu par elle avec beaucoup de bonheur. M^{me} Chambéry s'est montrée charmante dans *Jeannie*. Au surplus, comme nous serons obligé de revenir sur cet ouvrage, nous nous bornons à mentionner le succès de la première représentation, auquel ont contribué, Dérancourt, G. Blès, Becqué et Fouché.

La délicieuse danse de M^{lle} Angélica, le comique de Charrière et le concours gracieux de M^{lle} Elisa Guillermain et de Martin n'ont pu faire arriver *l'Ile de Robinson* à un succès complet. Espérons en une nouvelle épreuve.

Vendredi, M. Carrière, l'un des premiers danseurs de l'Opéra, a dansé dans le ballet *l'Arbre de Belzébuth* un pas de deux avec M^{lle} Elisa Guillermain. Ce jeune artiste a de la légèreté, de la grace et avec tout cela, une simplicité presque timide qui fait encore mieux ressortir tous ses avantages. M^{lle} Elisa Guillermain a mérité des applaudissemens à côté du premier sujet de l'Académie royale ; nous espérons le voir encore et sans doute avec M^{lle} Angélica.

La Pologne.

Scènes historiques, monumens, monnaies, médailles, costumes, armes, portraits ; sites pittoresques, châteaux, édifices, églises, monastères ; curiosités naturelles ; peinture de mœurs, costumes, cérémonies civiles, militaires et religieuses, danses ; contes, légendes, traditions populaires ; géographie, statistique, esquisses biographiques, éphémérides ; littérature, poésie, beaux-arts, musique.

RÉDIGÉE PAR UNE SOCIÉTÉ DE LITTÉRATEURS,
 Sous la direction de
LÉONARD CHODZKO.
 60 LIVRAISONS
 De chacune 8 pages, ou 16 colonnes de texte grand in-8°,
 ORNÉES DE GRAVURES SUR ACIER.

5 SOUS LA LIVRAISON.
 On souscrit à Lyon chez tous les Libraires et au bureau de l'ÉPINGLE.

RESTAURANT.
 GRANDE RUE MERCIÈRE, n° 56, AU FOND DE L'ALLÉE.
 On sert à toute heure à la carte et au prix fixe : dîner à un franc vingt centimes, composé de potage, trois plats, dessert, demi-bouteille, pain, et à un franc cinquante centimes, la bouteille entière ; déjeuner à quatre-vingt-dix centimes, composé de potage, deux plats, demi-bouteille et pain. On loue des chambres garnies au jour et au mois ; on donne des cabinets aux sociétés qui veulent être séparées, et on reçoit des pensionnaires.

A VENDRE POUR CAUSE DE DÉPART,
 Un excellent piano à trois cordes, six octaves et demie ; s'adresser chez M. Buzot, rue des Bouchers, n. 9, au second.